

Mœurs du temps (Les), comédie en un acte

Auteur : Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

56 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en un acte et en prose](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 16-YF-1247 (5)

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12002643v>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques 55 p., sign. A-C⁸, D⁴ ; in-8, 17 cm

Date1761 (date de l'édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionVienne (Autriche), chez Ghelen

Relations entre les documents

Collection Mœurs du temps (Les)

[Mœurs du temps \(Les\), comédie en un acte et en prose](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Saurin, Bernard-Joseph (1706-1781), *Mœurs du tems (Les)* comédie en un acte, 1761 (date de l'édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/112>

Notice créée le 29/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

LES
MŒURS
DU TEMS.
COMEDIE
EN UN ACTE.



16^o Yf
1247
(5)

Vienne en Autriche,
dans l'Imprimerie de GHELEN 1761.

NOMS DES PERSONNAGES.

GERONTE, *riche Financier, pere*
de Julie.

LA COMTESSE, *sœur de Geronte.*

JULIE.

CIDALISE.

LE MARQUIS.

DORANTE.

DUMONT, *Intendant du Marquis.*

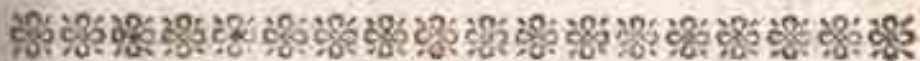
FINETTE, *Suivante de la Comtesse.*

La Scène est à la Maison de campagne de
Mr. Geronte.

LES



LES MŒURS
DU TEMS.
COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

MAis, Madame, concevez-vous quelque chose à ce changement? Geron-
te m'amene à sa maison de campagne; il
me laisse espérer qu'il me donnera Julie;
& lorsque je lui fais parler, sa réponse est
équivoque, incertaine, & je vois tout à
craindre pour mon amour.

A 2

CI-

4 *Les Mœurs du Tems.*

C I D A L I S E.

Monsieur le Baron , il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

D O R A N T E.

Je serois obligé de renoncer à Julie ! ... On donne ici ce soir un grand Bal masqué , il faut qu'à la faveur de ce Bal je l'entretienne, & que je sçache. . . . Je suis au désespoir. . . . Ah ! ma chere Cidalise.

C I D A L I S E.

Plus j'y rêve & plus je m'y perds. . . . Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris : vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée : je l'ai bien vû.

D O R A N T E.

Que dites - vous , Madame ! Ah ! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

C I D A L I S E.

Il est bien question de cela, croyez-vous que pour épouser cet enfant - là , ce soit à elle qu'il importe de plaire ?

D O R A N T E.

Eh ! à qui donc, je vous prie ?

C I D A L I S E.

A qui, Monsieur ? A son pere ; & , bien plus encore, à la Comtesse sa tante, qui gouver-

verne tout ici, & mene par le nez son bon-homme de frere.

D O R A N T E.

Eh ! Madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions....

C I D A L I S E.

Politeesses. . . . attentions ! Cela suffit-il pour plaire aux gens ? Ne sçavez-vous pas qu'il faut encore entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs ridicules, caresser leurs travers ? Je vous avois pourtant bien mis au fait : je vous avois dit que le pere de Julie, riche Financier, faute d'esprit, se piquoit de bon-sens, qu'il se miroit sans cesse dans son opulence, & croyoit qu'un millionnaire étoit le premier homme du monde ; & hier, devant lui, je vous vois avancer la belle these que le mérite & les talens sont préférables à la richesse ; & vous qui soutenez en face cette absurdité : est-ce à se conduire ?

D O R A N T E.

Mais, Madame, le contraire est si révoltant que....

C I D A L I S E.

Bon ! révoltant !... On le sçait bien ; mais est-ce là une raison ?

A 3

DO-

6 *Les Mœurs du Tems.*

D O R A N T E.

Je vous avoue que je n'ai point appris
à parler autrement que je pense.

C I D A L I S E.

Eh! dans quel monde avez-vous donc
vécu? Cela s'apprend tout seul. Autre
tort: Mr. Geronte, sans faire cas des ta-
lens, a cependant un homme qui lit pour
lui les nouveautés: c'est son Barème en
fait d'esprit, qui lui fournit des jugemens
tout faits, & le met en état de parler à tort
& à travers de tout ce qui paroît.

D O R A N T E.

Quoi! ce petit Monsieur, qui donne
ses décisions pour des oracles?...

C I D A L I S E.

Il est celui de Mr. Geronte, qu'il a pris
pour le Héros de ses vers: on vous les
montre ces vers, qui de Mr. Geronte ne
font pas moins qu'un grand homme, un
homme d'Etat, & vous n'applaudissez pas
de toutes vos forces.

D O R A N T E.

J'ai eu l'honnêteté de ne rien dire.

C I D A L I S E.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit
vis-à-vis de la Comtesse.

DO.

D O R A N T E.

En quoi donc?

C I D A L I S E.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Geronte, demeurée veuve d'un homme de qualité qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire; & sur-tout à médire de Monsieur son frere, qu'elle traite de petit Bourgeois; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frere, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux: un autre que vous seroit parti de-là pour rencherir sur les médisances de la Comtesse, ou du moins il y auroit applaudi: point du tout, vous osez la contredire, vous faites le bon-homme, vous défendez contre elle toute la terre; il n'y a pas jusqu'à son frere, dont vous vous établissez le protecteur; & ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frere, les gens de mérite & à talens, vous défendez, vis-à-vis de la sœur, les gens de Finance.

D O R A N T E.

Mais c'est que j'en connois de très-estimables, & que du ridicule de quelques-uns, il n'en faut pas faire le ridicule de tous: au-

jourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer : une infinité de sots par nature, se font méchans par air. S'il faut médire pour plaire à la Comtesse, je suis son serviteur ; je croirois manquer à la probité. . . .

C I D A L I S E.

Oh ! la probité ! si c'étoit y manquer que de médire & même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, & il n'y en auroit point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, Monsieur : à quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusement ?

D O R A N T E.

Je sens bien que vous plaisantez, Madame ; mais tourner en ridicule son frere, ses meilleurs amis. . . .

C I D A L I S E.

De qui dira-t-on du mal ? De ceux qu'on ne connoît pas ?

D O R A N T E.

Fort bien ; mais. . . .

C I D A L I S E.

Voyez le Marquis votre cousin : peut-on mieux prendre qu'il a fait le ton de ces gens-ci ? Il est vrai qu'il est homme de Cour. Est-il avec la Comtesse ; le mal qu'il

qu'il dit du frere assaisonne les louanges qu'il donne à la sœur: il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste magnifique, & mesquin à la fois; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux & bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec Mr. Geronte; voilà une bonne tête, dit-il, en lui frappant sur l'épaule, vous ne vous êtes pas amusé à la bagatelle, vous avez fait votre chemin: qu'est-ce que tout l'esprit du monde au prix de ce bon-sens là? Ma foi, près de vous & de vos semblables, tous nos prétendus esprits ne sont que des fots. Les gens comme vous, ajoute-t-il, sont bien nécessaires à un Etat; ils en sont le soutien & la ressource. Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de Province; car c'est ainsi qu'il vous nomme.

D O R A N T E.

Eh! quel peut être son objet? Le Marquis vous aime, il a le bonheur de vous plaire: votre mariage est presque conclu.

C I D A L I S E.

Ah! Dorante, vous me voyez outrée contre lui, & je crains bien qu'il n'ait part

A 5

au

au changement dont nous cherchons la cause.

D O R A N T E.

Lui Madame ! Le Marquis ! . . Il a promis de me servir.

C I D A L I S E.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui même ; s'il avoit des desseins sur Julie ; non qu'il en soit amoureux ; mais ce mariage rétablirait les affaires , & payeroit ses dettes : ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

D O R A N T E.

Vous penseriez . .

C I D A L I S E.

Je vous ai dit que la Comtesse avoit tout pouvoir sur son frere : si par hazard il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des evanouissemens, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bon-homme.

D O R A N T E.

Eh ! bien, Madame . .

C I D A L I S E.

Eh ! bien, Monsieur, je soupçonne que la Comtesse pour m'enlever le Marquis, lui fait épouser sa niece : la Comtesse n'est pas délicate . .

DO-

D O R A N T E.

Quoi ! cette femme qui vous accable d'amitié ! ...

C I D A L I S E.

J'en ai été quelque-tems la dupe ; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances , & qu'elle ne m'a engagé à venir ici avec elle , que pour approcher d'elle le Marquis : mettez-vous bien dans la tête , Baron , que les femmes ne s'aiment guères , & qu'en particulier la Comtesse me hait.

D O R A N T E.

Mais ce Marquis, Madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractère ? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas.

C I D A L I S E.

Ah ! Dorante , que n'en puis je douter ! Vous avouerez-je ma foiblesse ! Je regrette l'aveuglement où j'étois au commencement de ma passion pour lui : persuadée qu'il m'aimoit , seduite par l'élégance même de ses ridicules , ses défauts ne me paroissent que des graces : je suis presque sûre que si je l'épouse , je serai la femme du monde la plus

plus malheureuse : mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre : je crois quelquefois y être parvenue : il paroît ; toutes ces idées s'effacent , mes réflexions s'évanouissent , je ne sens plus que mon amour pour lui : je suis désespérée.

D O R A N T E.

Ah ! Madame , vous surmonterez votre passion , je vous le prédis ; & le Marquis. . .

C I D A L I S E.

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe ! . . . Le Bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le Marquis & la Comtesse croient que dans une heure je pars pour Paris. . . Mais vous , Dorante , ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie ?

D O R A N T E.

Je ne sçais : ma sorte timidité. . .

C I D A L I S E.

Votre timidité , Dorante ! Tenez , Monsieur , vous avez tout ce qu'il faut pour plaire ; & avec cela le moindre fat est fait pour vous éclipser. *Votre timidité* ! Eh ! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure : Julie sort du Couvent ; c'est la nature encore dans toute sa simplicité. . . .

enté. . . Mais je la vois qui vient vers nous ;
elle a un Livre à la main , & rêve profon-
dément : tenez-vous un peu à l'écart.

SCENE II.

CIDALISE, JULIE,
DORANTE, à l'écart.

*Julie arrive en rêvant, tient un Livre ouvert,
avec des yeux distraits, & vient se heur-
ter contre Cidalise.*

JULIE.

AH! . . . Quoi! Madame, c'est vous?

CIDALISE.

Oui, ma chere enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avois en vérité pas vûe, Ma-
dame.

CIDALISE.

Je le crois bien: vous rêviez si profon-
dément; & je gagerois bien que ce n'étoit
pas votre Livre qui vous faisoit rêver.

JULIE.

Mon Livre! . . . je ne l'ai pas ouvert. . .
J'é-

J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

C I D A L I S E.

Eh ! bien, ma chere Julie, sans sçavoir quel Livre c'est, je vous dirois bien moi de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

J U L I E,

Eh ! de quoi donc, Madame ?

C I D A L I S E.

Oh ! de quoi ? De la seule chose qui occupe les filles de votre âge : l'on ne voit, l'on n'entend qu'elle, on ne lit qu'elle, on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche ; ou si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant & en y rêvant sans cesse.

J U L I E.

Je ne vous entends pas, Madame.

C I D A L I S E.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas ?

J U L I E.

Eh ! mais ... tenez, Madame, c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez.... vous avez un certain regard malin.

C I D A L I S E.

Et vous un certain regard rendre... & je lis dans ce regard,

J U L I E, *vivement.*

Mais qu'y lisez-vous donc, Madame?

C I D A L I S E.

J'y lis, Mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous faisoit rêver.

J U L I E.

Je rêvois au Marquis, Madame.

C I D A L I S E, *vivement.*

Au Marquis! Vous plairoit-il, Mademoiselle?

J U L I E.

Oh! non; il se plaît tant à lui-même : mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui : c'est, m'a-t-elle dit, un homme qui n'épousera point sa femme pour l'aimer, & qui lui laissera toute la liberté qui convient. Je ne sçais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer? Je n'entends point cela. Ma tante & moi, nous nous servons de la même langue, & la plupart du tems je ne l'entends pas : d'où vient cela, Madame? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce Mr. le Marquis; & voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vûe.

C I D A L I S E *à part.*

Mes soupçons étoient fondés... (*Haut.*)
h! quel est votre dessein?

JULIE.

Mais vous-même, Madame, vous êtes mon amie, que me conseillez vous ?

CIDALISE.

Mais, Mademoiselle, c'est selon : si, par exemple, vous vouliez suivre la mode.

JULIE.

La mode ! Je sçais bien qu'il y en a une pour se coëffer, pour s'habiller ; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer ? Est-ce que le cœur suit la mode !

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode ; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh ! bien, cette mode-là ne me vaut rien : je sens que j'ai un cœur, moi !

CIDALISE.

Oui, fort bien... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre... Hem.... Cet autre cœur ne seroit-il pas Dorante ? Allons, parlez moi franchement, l'aimez-vous ?

JULIE.

Je ne sçais, Madame ; mais quand je le vois... je sens un trouble secret... je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir...

gir... j'ai du plaisir à le voir... & si je n'ose le regarder... Est-on comme cela quand on aime? Oh! Madame, pour celui-là, s'il n'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas comme le Marquis, pour ne pas m'aimer.

SCENE III

CIDALISE, JULIE, DORANTE.

DORANTE.

Non, belle Julie, ce sera pour vous adorer toute ma vie: je le jure à vos pieds.

JULIE.

Ah! Ciel! Quoi, vous nous écoutiez, Dorante! Quoi! Madame, c'est vous...

CIDALISE, *ironiquement & gaîment.*

Je vous ai joué là un tour bien sanglant: faites ma paix avec Mademoiselle, Dorante.



SCENE IV.

DORANTE, JULIE,

DORANTE.

Pardonnez, Mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentimens : le véritable amour est toujours rempli de crainte : le mien n'a jamais osé s'expliquer, qu'il n'ait été certain de ne vous pas déplaire. Ah ! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour & de reconnoissance.

JULIE.

De la reconnoissance ! Vous ne m'en devez point, Dorante : si je vous aime, je n'y ai point eu de part ; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, *se jettant à ses pieds.*

Ah ! cette tendresse ingénue & naïve augmente encore mon amour & mon bonheur.

SCE-

SCENE V.

DORANTE, JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *les surprenant.***C**ourage, mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal.JULIE, *faisant un cri, & se retirant.*

Ah!...

DORANTE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Vous voyez, Marquis, le plus heureux & le plus désespéré de tous les hommes : j'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie; mais son pere m'a parlé ce matin d'une façon tout-à-fait propre à m'alarmer : d'où naît ce changement ? La Comtesse n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frere, vous avez tout crédit sur elle, & vous m'avez promis de me servir : d'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespere ?

B 2

LE

L E M A R Q U I S.

Oh! oh! Baron, u prends un ton bien sérieux : il faut que tu fois furieusement épris de la petite personne.

D O R A N T E.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer : Julie est à mes yeux un trésor inestimable ; & prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

L E M A R Q U I S.

Trésor inestimable ! t'arracher la vie ! Voilà de grands mots, & ce ton pathétique que tu y joins... Sçais-tu, qu'avec le titre suranné de Baron, tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait gothique, & quil n'y a pas jusqu'aux *Especies* qui te trouveront très-ridicule ? Je te le dis en ami, mon pauvre Baron, très-ridicule.

D O R A N T E.

Eh! par quelle raison, je vous prie ? Quoi donc l'amour...

L E M A R Q U I S.

L'amour ! l'amour ! Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc une fois pour toutes, mon petit parent de Province, apprends donc les usages de ce pays-ci : on épou-

épouse une femme, on vit avec une autre,
& l'on n'aime que soi.

D O R A N T E.

Apprenez vous-même, Monsieur, qu'on ne doit point appeller usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles & autant de prétendus agréables, dont Molière, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

L E M A R Q U I S.

Eh ! mais, ton vieux Molière, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses Pièces ?

D O R A N T E.

Oh ! non ; car du bon, du vrai comique la mode en est passée ; le rire est devenu Bourgeois : on raille, on persifle ; mais on ne rit point.

L E M A R Q U I S.

Mais parbleu, mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste Baronnie pour nous montrer à vivre : je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas-là le moyen de réussir, sur-tout auprès de la Comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par

B 3

exem.

exemple ; c'est qu'elle est délicieuse.

D O R A N T E.

Oh ! oui, c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, & qui médit éternellement de tout le monde.

L E M A R Q U I S.

C'est ce que je te dis : une femme charmante.

D O R A N T E.

A la bonne heure, Marquis ; mais je ferois bien fâché que Julie le fût ainsi, & qu'elle eût sur-tout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller : hier un grand Cavagnol, aujourd'hui un Bal masqué.

L E M A R Q U I S.

Eh ! que t'importe, mon triste Baron ?

D O R A N T E.

Comment ! que m'importe ?

L E M A R Q U I S.

Eh ! mais, oui : on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller ; eh ! bien, le mari va se coucher, il se trouve toujours quelqu'un de poli, qui empêche la femme d'être seule & de s'ennuyer.

D O R A N T E.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, Marquis, vous êtes à la Cour, & vous
avez

avez le ton excellent : pour moi , qui renonce à l'un & à l'autre , j'espère que si ma femme avoit ce travers , je sçaurois lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme !... Eh ! bien , voilà encore de ces idées aux quelles on ne s'attend point !

DORANTE.

Laissons ce persiflage , & revenons à quelque chose de plus intéressant , dont nous nous sommes écartés ; car avec vous autres , gens légers & brillans , qui vous en piqués du moins , on ne peut rien suivre : répondez-moi nettement , voulez-vous me servir ? dois-je compter sur vous ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... assurément... sans doute.

DORANTE.

Vous me dites cela d'un air...

LE MARQUIS.

Veux-tu que je me donne au diable ?

DORANTE.

Non : mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez , faites-moi le plaisir de lui bien dire , de ma part , qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime ; &

B 4

qu'a-

qu'avant de posséder Julie. . . Vous m'entendez, Monsieur le Marquis. . . . Sans adieu.

SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

A la bonne heure, Baron : mais je commencerai toujours par épouser, moi. Ils sont excellens, ces Messieurs de Province ! Parbleu, mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi j'ai des dettes. . . . Si je l'avois oublié, voilà un homme qui m'en feroit souvenir : Mons^r. Dumont, mon Intendant, un fripon qui me vend au poids de l'or mon propre argent, & qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires : j'aimerois presque autant avoir un honnête homme.

SCENE VII.

LE MARQUIS, *Mr. DUMONT.*

LE MARQUIS.

EH ! bien, Monsieur, aurai - je de l'argent ?

Mr.

Mr. D U M O N T.

Oui, Monsieur le Marquis, vous en aurez, mais. . .

L E M A R Q U I S.

Ah! vous êtes un homme charmant, adorable.

Mr. D U M O N T.

Il faut auparavant signer ce papier: c'est une délégation sur. . .

L E M A R Q U I S *signe sans lire.*

Fort bien, fort bien.

Mr. D U M O N T.

Mais je ne puis, en honnête-homme, m'empêcher de dire à Monsieur le Marquis qu'il se ruine, & que s'il ne met ordre à ses affaires. . . .

L E M A R Q U I S.

Ah! Monsieur l'honnête-homme, volez-moi, pillez-moi, cela est dans l'ordre, mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances: je ne vous en fais pas, moi; & je crois, cependant, que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous. Mr. Dumont.

Mr. D U M O N T.

Monsieur le Marquis plaifante, mais on a une conscience & . . .

LE

LE MARQUIS.

Une conscience ! Là regardez - moi sans rire si vous le pouvez , Mr. Dumont. La conscience d'un Intendant !

Mr. DUMONT.

Eh ! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh ça, Monsieur l'Intendant, mettez la main sur la vôtre. . . . puisque vous en avez une, & convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires ; mais parbleu laissez-moi du moins la satisfaction de me ruiner gaiement ; & sans y penser.

Mr. DUMONT.

Ma foi, Monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement abboyé par une meute de Créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires ?

Mr. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces maraudeurs là ?

Mr.

Mr. D U M O N T.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience :
e feroit des plaintes perdues ; mais ils
refusent tout net de rien fournir davantage.

L E M A R Q U I S.

Il ne savent donc pas que je me sacrifie
pour eux, que je me marie... Il me sem-
ble que c'est assez bien s'exécuter.

Mr. D U M O N T.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise...

L E M A R Q U I S.

Et si j'épousois la fille du logis, la petite
Julie. Hem !

Mr. D U M O N T.

Quoi ! Monsieur le Marquis.

L E M A R Q U I S.

Motus : la chose n'est pas encore sûre,
& jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est
nécessaire : je veux à tout événement mé-
nager Cidalise.

Il tire sa Montre.

Il est près de cinq heures : Il doit être
à jour chez la Comtesse : bon jour, Mon-
sieur Dumont, dites à mes Créanciers que
s'ils me fâchent, je resterai garçon.

SCE-



SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
suivie de trois Laquais.

LA COMTESSE.

AH! vous voilà, Marquis! Tenez vous autres, apportez ici ma toilette; & vous Comtois, faites descendre mes Femmes: il fait dans ma chambre une fumée odieuse; & je vais me coëffer ici pour le bal. Enfin cet éternel Baron en sommes nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi, Madame, je n'en sçais trop rien ces petits Provinciaux ont un amour bien tenace: il m'a tenu tantôt des propos que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

LA COMTESSE.

Franchement, Marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit-Cousin. Ma Niece eût été très-malheureuse avec lui: c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore : c'est qu'il
ra le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma Niece ne voudroit-elle pas aussi
oir un Mari qui l'adorât ? C'est un en-
at ; cela ne sçait pas encore les usages :
ous les lui apprendrez, Marquis : n'allez
s l'aimer au moins ?

LE MARQUIS.

Quelle folie !

LA COMTESSE.

Oh ! je sçais bien à qui je la donne : le
n-homme de Pere fait des difficultés,
is on sçaura le réduire. Avouez, Mar-
is, que ce Mariage va faire bien du dépit
idalise ? J'en suis comblée. A propos,
e nous quitte la divine Cidalise ; elle part
as un moment pour Paris. . . Mais di-
-moi donc, qui peut avoir mis cette Fem-
à la mode ? Qu'y trouviez-vous donc
is de si ravissant ?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne
souvent plus de ses charmes.

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des graces, ce ne sont
des mines ; je vous en avertis. . .

LE MARQUIS.

Il est vrai. . .

LA COMTESSE.

Une Femme, qui joue le sentiment, comme si l'on y croyoit encore; qui, à titre de bégueule respectable, ennuye tout le monde de ses tristes moralités; & fait un étalage de vertu. . . dont on n'est pas la dupe.

LE MARQUIS.

Ah! pour cet article, Comtesse. . .

LA COMTESSE.

Mais vous la défendez cruellement, Monsieur.



SCENE IX.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
CIDALISE.

LA COMTESSE.

BOn jour, Reine; tenez, nous parlions de vous le Marquis & moi, & nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS.

Oui, beaucoup.

CI-

CIDALISE, *d'un ton à demi sérieux.*

Ecoutez, je vous en crois tous deux fort capables.

LE MARQUIS, *se recriant.*

Ah !

LA COMTESSE.

Quelle folie !

CIDALISE.

Oh ! oui, très-capables. (*Elle jette les yeux sur un Domino étalé près de la Toilette qu'on a apportée.*) Vous avez-là un joli Domino.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous ?

CIDALISE.

Charmant : oh ça, je vous demande pardon, Madame, mais je ne puis m'arrêter ; mes chevaux sont mis ; & il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi ! sans s'asseoir !... nous quitter si vite... mais j'en suis furieuse.

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE.

Et ce pauvre Marquis, que voulez-vous qu'il devienne ?

CL.

C I D A L I S E.

Je le laisse avec vous, Madame, il n'est pas à plaindre.

L A C O M T E S S E.

Oh ! de la jalousie ! moi qui suis votre amie.

C I D A L I S E.

Je reconnois votre amitié, Madame.

L A C O M T E S S E.

Vous devez y compter, au moins, vous le devez.

C I D A L I S E.

J'y compte aussi comme je le dois, Madame... Laissez-moi aller de grâce.

L A C O M T E S S E.

Vous l'ordonnez.

C I D A L I S E.

Je vous en prie. Les voilà bien dans l'erreur. Allons vite nous habiller pour le bal :



S C E N E X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

L A C O M T E S S E.

VOilà une petite personne bien complètement ridicule : vous êtes tout honteux de ce bel attachement, Marquis.

LE

LE MARQUIS.

Moi, point : Elle a eu son moment de vogue, & vous sçavez. . . .

LA COMTESSE.

Cela vous excuse, j'en conviens : mais voici le Pere de Julie, laissez-moi avec lui, je vais le mettre à la raison, vous rentrerez dans quelques instans.

Pendant les Scenes précédentes on a apporté la toilette : deux femmes habillées en vraies femmes de chambre avec le tablier blanc, des ciseaux au côté, &c. sont descendues.



SCENE XI.

LA COMTESSE, GERONTE, LES
FEMMES DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE *se mettant à sa toilette.*

EH bien, Monsieur, tout est-il prêt pour le Bal ?

GERONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, & avec goût, j'ose m'en vanter : je ne vous parle point de la dépense ; mais en vérité,

C

ma

ma sœur, je voudrois bien que pour l'intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigans : dites - moi - donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit pour dormir tout le jour ? Est - ce que le plaisir d'un beau soleil . . .

L A C O M T E S S E.

Eh si Monsieur, c'est un plaisir ignoble : le soleil n'est fait que pour le peuple.

G E R O N T E.

Ma sœur, j'ai lû quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils font l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfans de la vanité, & que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

L A C O M T E S S E.

Mais voilà qui est bien écrit, au moins ; vous lisez donc quelquefois, Monsieur, vraiment j'en suis ravie : je croyois votre Bibliothèque un meuble de parade : Oh ! vous feriez mieux de consulter des gens de goût ; le Marquis, par exemple, il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat, qu'il faut à la beauté un jour plus doux, qu'une jolie femme l'est sur-tout aux lumières ; & qu'elle doit, comme les étoiles, disparaître au lever du soleil.

GE-

GERONTE.

Mais je connois des femmes qui. . .

LA COMTESSE.

Oui des especes, la petite Belise, par exemple, chez qui nous soupâmes dernièrement ; je fus obligée d'en sortir à minuit, & d'aller avec le Marquis chercher quelque'endroit où passer la soirée.

GERONTE.

Oh ! il a, comme vous, la fureur de veiller, le Marquis : je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense, & moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE *ironiquement.*

Dorante !

GERONTE.

Je fais, comme vous, qu'il a des façons de penser très-extraordinaires, & qu'il soutient des theses. . .

LA COMTESSE *plus ironiquement.*

Dorante, Monsieur !

GERONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE *en haussant les épaules.*

Dorante !

G E R O N T E.

J'avoue. . . .

LA COMTESSE *d'un ton imposant.*

Allez, allez, Monsieur, vous n'y pensez pas.

G E R O N T E.

Votre Marquis n'a rien, & croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom & un Regiment; bien venu par-tout, appelez-vous cela rien?

G E R O N T E.

A peu près, tout cela bien additionné, ne fait souvent en somme que de la fatuité, & des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, Monsieur, le mérite de la naissance. . . .

G E R O N T E.

L'argent morbleu; l'argent, voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte: dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel, *esprit, naissance*, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

Ah! fi, l'horreur.

GE.

G E R O N T E.

Mon Dieu, ma sœur, parce que vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentimens ; je m'attache au solide, moi.

L A C O M T E S S E.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous & à vos semblables.

G E R O N T E.

Parce que nous sommes des fots : cela est plus fort que nous, il est vrai.

L A C O M T E S S E *d'un air imposant.*

Laissons cela, Monsieur, & revenons au Marquis : c'est un homme qui vous convient pour gendre.

G E R O N T E.

Mais. . . .

L A C O M T E S S E *en bâillant.*

Oh ça Monsieur, allez - vous me donner mes vapeurs ? Vous êtes d'une contradiction. . . .

G E R O N T E.

Non, non, ma sœur, non.

L A C O M T E S S E.

Ah ! Vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité . . . ce sont des cheveux que mes nerfs, & vous avez la cruauté. . .

C 3

GE.

GERONTE.

Pardon, ma sœur, voilà qui est fait : le Marquis sera mon gendre. . . . Il faudroit pourtant savoir si ma fille. . . .

LA COMTESSE.

Votre fille, Monsieur est d'un âge où l'on ne connoît ni soi, ni les autres.

GERONTE.

On pourroit. . . .

LA COMTESSE.

Le Marquis est en passe de tout : Il y a même un Duché dans sa Maison, qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien flatteur, pour vous, que votre fille eût le tabouret ?

GERONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi.

LA COMTESSE.

Ailleurs : en vérité, Monsieur, vous vous servez de termes. . . .

GERONTE.

Bon ! N'allez-vous pas me chicaner sur un mot ?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie.

Le

Le Marquis rentre.

Ah ! Monsieur le Marquis, vous venez à propos : Voici le Pere de Julie, qui agrée votre recherche, & s'en tient fort honoré.

GERONTE.

Oui, Monsieur.

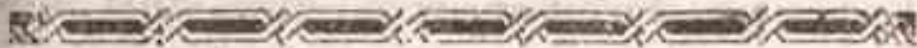
LE MARQUIS.

C'est moi, Monsieur, qui . . .

LA COMTESSE.

Oh des complimens ! de l'ennui . . .

Allez, Monsieur, allez présenter Monsieur le Marquis à Julie : cela vaudra mieux que tous les complimens du monde.



SCENE XII.

LA COMTESSE, FINETTE,
& une autre femme de la Comtesse.

LA COMTESSE.

Ces petits Bourgeois ont des idées bien étranges ! mais parlons de quelque chose qui soit plus agréable, ne le trouves-tu pas charmant, Finette ?

FINETTE.

Qui, Madame ?

C 4

LA

LA COMTESSE.

Le Marquis : mais c'est un homme unique.

FINETTE.

Je vois, Madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE.

Assurement (*Tout en causant la toilette va son train.*) (voilà une boucle qui tombe, relevez-la) son air m'enchanté, son ton, ses manières : c'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur.

FINETTE.

Ma foi, Madame, je n'entens rien à cet honneur-là, il n'est apparamment qu'à l'usage des grandes Dames : quant au Marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit : il vous plaît, & je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie ! comme vous mettez cette plume ! Eh, qu'en dit-on, je vous prie, Mademoiselle ? Parlez, je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, Madame, on dit que ce n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela ? (vous m'affomez la tête.) Vas , ma pauvre enfant , les mots de fat & de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables & les jolies femmes : Apprens de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être , & que , de son côté , avec de l'esprit & des graces , toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi , Madame ?

LA COMTESSE *en minaudant devant son miroir.*

Est-il rien de plus flatteur que de plaire , que d'être entouré d'une foule d'Adorateurs , dont on fait le sort avec un souris , un mot , un regard ? Une Coquette est la Reine du monde : d'un coup d'œil elle encourage le timide , glace le téméraire , échauffe l'indifférent , donne la loi à tous , & ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité , & sans le cœur , Madame. . .

LA COMTESSE.

Tulis de vieux romans , ma pauvre Finette.

F I N E T T E.

Mais vous aimez le Marquis.

L A C O M T E S S E.

Dis que je l'enleve à la divine Cidalise.

F I N E T T E.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie,
mais si elle vangeoit Cidalise, si Julie alloit
plaire au Marquis.

L A C O M T E S S E *en se donnant des graces.*

Julie ! Un enfant novice au monde, qui
n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se dou-
te pas même qu'il y en ait un.

F I N E T T E.

Oui, mais la nature s'y entend pour el-
le : sans songer à plaire, Julie se montre &
plaît ; on ne peut disconvenir qu'elle soit
charmante.

L A C O M T E S S E *en haussant les épaules.*

Charmante ! (donnez-moi d'autre rouge,
celui-là est pâle comme la mort.)

F I N E T T E.

Elle a les plus beaux du monde.

L A C O M T E S S E *en mettant du rouge.*

De grands yeux qui ne disent mot.

F I N E T T E.

La bouche

L A

LA COMTESSE.

Trop petite

FINETTE.

Le teint

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade

FINETTE.

Tous les traits

LA COMTESSE.

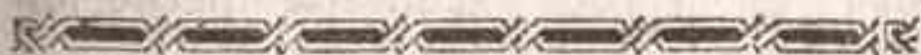
Sont bien si l'on veut : mais l'ensemble !

FINETTE.

Un caractère naïf & vrai.

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms
à tout.



SCENE XIII.

LA COMTESSE, JULIE en habit de
Bal, les femmes de la Comtesse.

LA COMTESSE.

AH! vous voilà, Julie, vous venez me
faire voir votre Habit de Bal. . . Fort
bien. . . Il vous sied à merveille. (*A part.*)
Quel air gauche ?

JU-

J U L I E.

Oh! je vous assure, ma Tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

L A C O M T E S S E.

(*Apart.*) (*Haut.*)

Sa Tante! Eh! qu'y a-t-il, Mademoiselle, de plus digne de vous occuper? La parure met nos charmes en valeur: on n'y peut employer trop d'art & de soins.

J U L I E.

Pour qui voudrois-je me parer? On veut que je renonce à Dorante: mon pere me donne au Marquis; il vient de me le déclarer & de me présenter à ce Marquis, qui m'a parlé d'un ton... d'un air... En vérité, ma Tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grace à mon pere & à moi.

L A C O M T E S S E.

Au moins, Mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur: avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

J U L I E.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentimens, & c'est bien en manquer que de dédaigner par orgueil des gens à qui on s'allie par avarice.

LA

L A C O M T E S S E.

Petites idées, Mademoiselle, ignorance des choses du monde : c'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le Marquis en état de figurer suivant son rang : il vous met lui à portée de briller dans une sphère qui n'étoit pas faite pour vous. Vous ferez présenter, vous irez à la Cour : voilà l'essentiel.

J U L I E.

L'essentiel c'est de s'aimer ma Tante.

L A C O M T E S S E.

Eh donc, Mademoiselle ! Pensez au plaisir que vous allez avoir d'être Femme de qualité, & de vivre à la Cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie ? Allons, Finette, venez me passer mon Domino.



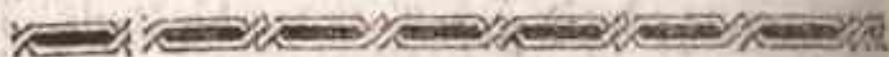
S C E N E XIV.

J U L I E, seule.

MA Tante a beau dire : être Femme de qualité, vivre à la Cour, cela n'est point le bonheur. Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie, dit-elle ? Comme s'il

y

y avoit-là quelque chose pour le cœur. . .
mais qui est ce masque? . . . Ah! c'est
vous Dorante. . . . (*A part.*) c'est-à-
présent que le cœur me bat.



S C E N E X V.

J U L I E , D O R A N T E.

J U L I E.

Q U i cherchez - vous donc avec cet air
furieux ?

D O R A N T E.

Qui je cherche , Mademoiselle. . . . on
vous donne au Marquis , & j'ai un com-
pliment à lui faire. . . Ah! Julie, je n'esper-
re qu'en vous ; je meurs si vous m'aban-
donnez.

J U L I E.

Calmez-vous, Dorante, vous me faites
trembler.

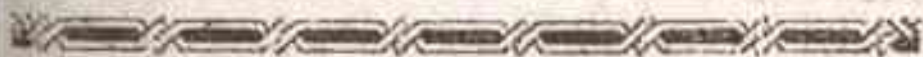
D O R A N T E.

Ah! Mademoiselle, ce n'est pas mon in-
térêt qui m'anime, c'est le vôtre : si ce ma-
riage faisoit votre bonheur , je scaurois
vous

vous perdre & mourir : mais vous voir indignement sacrifiée. . . . non,

J U L I E.

Tranquillisez - vous encore une fois, & foyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au Marquis. Je me jetterai aux pieds de mon pere, il m'aime . . . mais on vient, modérez - vous de grace, & rentrons dans la Salle du Bal concerter ensemble nos mesures.



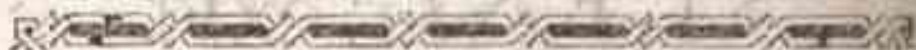
S C E N E XVI.

G E R O N T E.

C E Marquis ne plaît pas à ma Fille. . .
Je crains bien que ma Sœur ne m'ait fait faire une sottise. C'est une chose singuliere que les Femmes, & cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont - elles rien de bon à nous répondre, elles se mettent à pleurer : on tient bon, elles sanglotent ; si on ne se rend pas, ce sont des évanouissemens, des vapeurs. On a beau avoir raison, & le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, & faire ce qu'elles
les

les ont résolu... Après tout le Marquis est un homme de la Cour, ma Fille sera présentée; elle peut avoir un jour le Tabouret... cela est bien flatteur... Oui... la Comtesse le dit, & il faut bien que cela soit, puisque la plupart de mes Confrères marient ainsi leurs Filles... J'entends les Violons... actuellement le Bal est en train... ma foi c'est un plaisir bien fou... mettons-nous dans un coin, & dormons de notre mieux sur ce Sopha.

(Il se jette dans un coin sur un Sopha.)



SCENE XVII.

CIDALISE, son masque à la main.

LE Marquis me suit : il me croit à Paris ; j'ai le même Domino que la Comtesse : il me prend pour elle ; sçachons s'il me trahit.

SCE-

S C E N E XVIII.

CIDALISE, LEMARQUIS, GERONTE, *sur un Sopha dans un coin.*

LE MARQUIS.

JE vous cherchois, Comtesse, je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante : j'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, *prise pour la Comtesse.*

Que vous importe ?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise pas au cœur de Julie : c'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom & ma livrée ; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle & moi. Quand au Beau-pere, c'est un Intendant que je prends, & un Intendant d'espece nouvelle.

GERONTE, *à part dans un coin.*

Un intendant ! Oui da, écoutons.

LE MARQUIS.

D'ordinaire nos Intendans nous ruinent ;

D

&

& je compte bien que ce fera moi qui ruinerai celui-ci. . mais.

C I D A L I S E , *à part.*

Ne me voilà que trop bien éclaircie ! Le traître.

L E M A R Q U I S.

Que dites-vous ?

C I D A L I S E.

Eh ! bien mais. . .

L E M A R Q U I S.

Le mariage n'est pas fait : Geronte n'a consenti qu'avec peine , & je crains que Dorante & Julie ne fassent naître des obstacles.

C I D A L I S E.

N'est-ce point que vous sentez vous même quelque chose qui vous arrête ; & que Cidalise vous tient encore au cœur ?

L E M A R Q U I S.

Cidalise ! Ah ! vous plaisantez, Comtesse

C I D A L I S E.

Non ; toute sa rivale que je suis , je l'estime , & . . .

L E M A R Q U I S.

Oh ! parbleu Comtesse , encore un coup vous voulez rire : une petite minaudière qui a la prétention du sentiment ; de l'affectation au lieu de graces ; du jargon , au lieu

lieu d'esprit : vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt ; & combien vous & moi l'avons chamarée de ridicules.

C I D A L I S E, *à demi haut.*

L'abominable homme ! .. Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, *la reconnoissant.*

C'est la voix de Cidalise, ô Ciel... Tâchons de nous retourner.

C I D A L I S E.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main ; & vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus longtems. Belle Cidalise cessez de feindre, je vous ai reconnue d'abord.

C I D A L I S E.

Quoi , Monsieur le Marquis

LE MARQUIS.

Oui , Madame , pour vous punir de votre méfiance , j'ai feint de vous prendre pour la Comtesse ; mais quelle différence ! Elle a bien quelque chose de votre taille & de votre voix , mais cette grace toute par-

ticuliere, mais cette façon noble de se présenter

(*En ce moment la Comtesse arrive masquée, & avec un domino pareil à celui de Cidalise, & s'approche doucement d'elle & du Marquis.*)

CIDALISE, à part, l'appercevant.

Bon! voilà la Comtesse. . . Le hasard est heureux. . . (*Haut.*) On ne peut nier, Monsieur le marquis, que la Comtesse n'ait des charmes.

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut tout au plus se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, à part.

Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE.

N'ai-je pas entendu quelque bruit?

(*Le Marquis se tourne du côté que Cidalise lui montre, qui est opposé à celui où est la Comtesse: pendant ce tems-là, Cidalise substitue la Comtesse à sa place, en lui disant à l'oreille:*)

A vous le dez, Comtesse.

LE MARQUIS, se retournant.

Il n'y a personne. Que disiez-vous de la Comtesse?

LA

LA COMTESSE, *qui a pris la place de Cidalise.*

Mais je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parce qu'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit.

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas ? pour moi je n'ai vû à la Comtesse que des airs & des prétentions : joignez - y le ridicule de traiter Geronte de petit Bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frere, & ses vapeurs de commande que ce bûnet de frere prend pour bonnes.

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS.

Que vois-je ?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes.

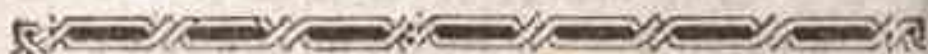
CIDALISE, *qui a passé de l'autre côté, le tirant par la manche.*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithete

thete de ma part ; mais je m'en tiens au mépris.

GERONTE, *s'avancant.*

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez-bon, Monsieur le Marquis, que je me joigne à ces Dames, & que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre Intendant : je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous.



SCENE XIX. & Derniere.

JULIE, DORANTE, & tous les
Acteurs précédens.

JULIE.

SOuffrez, mon pere, que Dorante & moi embrassions vos genoux.

GERONTE.

Levez-vous, ma fille ; embrassez-moi Dorante, vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, *se retirant.*

Monsieur... je vous baise les mains.

DORANTE.

Ah ! Monsieur, quelles graces...

JU-

JULIE.

Ah ! mon pere, quels remerciemens !

GERONTE, *à la Comtesse.*

Eh ! bien, ma sœur, vous voyez que j'avois raison.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, mariez votre fille avec Dorante, j'abjure à jamais le Marquis & ses semblables.

GERONTE.

C'est bien dit... Continuons le Bal... Je n'aime pas la danse ; mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de Marquis, que jamais fête ne m'aura tant diverti... Et vous, mes Enfans, donnez-vous la main, & aimez vous bien tous deux, en dépit de la Mode & des Mœurs du tems.

F I N.



